RC311
T3

TUBERCULOSE

ET

SANATORIUMS

RC311
T3
Tuberculose

LA LUTTE ANTITUBERCULEUSE

TUBERCULOSE
ET
SANATORIUMS

PAR

Le Dr A. C. TARTARIN

AVEC LA CARTE EN COULEUR DE « L'ARMEMENT ANTITUBERCULEUX »
ET LA CARTE CLIMATOLOGIQUE DE LA CORSE

PRÉFACE

DU Pr LANDOUZY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

PARIS
C. NAUD, ÉDITEUR
3, RUE RACINE, 3

1902

RC311
.T3
Tuberculosis

PRÉFACE

Nombreux sont les lecteurs qui sauront gré au Dr Tartarin d'avoir réuni les articles (1) dans lesquels, l'an dernier, il étudiait certains des moyens propres à lutter contre la tuberculose : ils lui sauront gré de faire servir à l'éducation de tous, les impressions, les enseignements, les documents, les pensées qu'il a recueillis non pas au hasard de la route — car ses voyages, comme ses lectures, comme ses enquêtes, avaient expressément la tuberculose pour objet — mais au travers des préoccupations qu'il marque de servir la cause de la maladie populaire.

(1) *Union républicaine d'Ajaccio*, nos du dimanche, mars à mai 1901.

C'est tout le monde, aujourd'hui, qui commence à comprendre que la solidarité nous étant imposée par les lois de nature, autant qu'elle nous est enseignée par la Morale, il y va de l'intérêt de tous que les risques de tuberculose soient moindres pour chacun.

C'est tout le monde qui veut savoir quels sont, à l'user, les meilleurs, les plus pratiques parmi les moyens, parmi les méthodes employés, ou proposés, à l'étranger comme en France, pour lutter contre le péril commun.

Moyens multiples, méthodes diverses ayant chacun leurs avantages, suivant le but particulier poursuivi, comme suivant le pays d'application et le milieu social.

L'esprit plutôt que la lettre de la lutte aujourd'hui engagée en tous pays contre la tuberculose devrait être médité, puisque nous ne saurions, sans nous exposer à de douloureux mécomptes, vouloir, en France, combattre la tuberculose avec des armes qui, pour être excellentes chez nos voisins, risquent d'être moins efficaces chez nous, parce que certaines conditions de vie, parce que les mœurs, les lois, sont autres sinon différentes.

Si c'était le lieu de développer cette pensée, nous trouverions nos arguments péremptoires

dans la manière diverse, avec des succès analogues, dont l'Allemagne et l'Angleterre ont conçu et mené leurs plans de campagne contre la phtisie.

Tandis que c'est aux sanatoriums que l'Allemagne doit les victoires déjà remportées, c'est à sa législation qui, dans le Royaume Uni gouverne la santé publique, que l'Angleterre doit d'avoir réussi à alléger sa morbidité, notamment sa morbidité tuberculeuse.

C'est par l'emploi concurrent des deux méthodes, allemande et anglaise, que, nous, nous entendons engager la lutte antituberculeuse, et ce sont même tous les efforts, aussi bien ceux de l'État que ceux plus virils et plus intenses de l'initiative privée, que veut rassembler en un faisceau solide la Fédération des Œuvres antituberculeuses dont hier M. le Président de la République voulait bien accepter le parrainage.

Œuvres antituberculeuses, multiples et diverses, ayant chacune leur place au combat, puisque les unes : par l'éducation, par la prévoyance, par l'assistance des prédisposés (élevage des enfants à la montagne, à la campagne, à la mer) ; puisque les autres, par les logements salubres, par les dispensaires, par les sanatoriums, ont pour but de diriger leurs efforts contre cha-

cune des causes préparantes et occasionnelles de la tuberculose.

Le livre du Dr Tartarin rappellera à ceux qui pourraient encore l'ignorer, comment et pourquoi, en matière de sanatoriums à fonder et à entretenir, nous sommes en France, économiquement et financièrement parlant, aussi dépourvus que les Allemands sont à l'aise.

Les premiers chapitres qu'on va lire rediront : — sur quelles bases repose en Allemagne l'institution d'Etat qui a fait les sanatoriums ce qu'ils sont — comment les socialistes, en se mettant à la tête du mouvement antituberculeux, ont conquis avec l'aide de Bismark les « Socialgesetze », les assurances obligatoires ouvrières contre la maladie et l'invalidité, assurances obligatoires d'où sont nés les sanatoriums.

Redire une fois de plus que ce sont les caisses d'assurances qui créent et entretiennent les sanatoriums, c'est, du même coup, montrer que c'est par de tous autres moyens que des moyens législatifs que nous avons pu en France fonder nos premiers sanatoriums, de même que, jusqu'à hier, la France manquait d'une loi sur la santé publique qui faisait la force de l'Angleterre.

En deux mots le socialisme d'État allemand,

les mœurs et les lois anglaises ont permis à nos voisins de lutter contre la tuberculose, tandis que nous, nous n'avions pour nous ni les lois, ni les mœurs ; la lutte était engagée chez nous par des bonnes volontés, par des initiatives privées qui étaient comme des âmes sans corps, qui étaient comme autant de guerillas voulant marcher à l'ennemi, sans être appuyées par des troupes régulières, bien armées, bien commandées, bien encadrées, se sentant les coudes.

En Allemagne, deux établissements surtout, parmi ceux qu'il a visités, ont retenu l'attention du Dr Tartarin qui nous les raconte en détails.

Planegg, avec son luxe un peu factice où parmi les splendeurs des forêts verdoyantes et des parcs à l'anglaise les pensionnaires promènent l'ennui de leur désœuvrement.

Grabowsee, fait de bribes et de morceaux, lazaret d'abord, puis champ d'expériences, sanatorium enfin, presque modèle en son genre et dont l'historique seul est une instructive leçon de choses.

Un fait, entre autres, à Grabowsee l'a frappé et il faut lui savoir gré de nous l'avoir signalé : c'est la *question du travail des tuberculeux* dans les sanatoriums populaires.

Ces quelques pages, intéressantes au point de vue social, aussi bien qu'au point de vue purement médical, avaient d'ailleurs fourni un article remarqué publié par la *Revue Bleue* en août 1901.

En corollaire de Grabowsee, des chiffres pleins d'intérêt montrent comment les fondateurs ont su tirer parti de la situation et comment ils ont réussi à faire beaucoup en dépensant peu.

C'est justement pour montrer — comme nous le disions plus haut, — comment et avec quelle multiplicité de moyens et d'œuvres, s'était chez nous engagée la lutte antituberculeuse, que le Dr Tartarin a cru devoir reproduire le *catalogue de l'Exposition* que nous avions portée l'an dernier au Congrès de Londres.

C'est dans le même ordre d'idées que le Dr Tartarin publie la *carte* (inédite) *climatologique de la Corse* qui figurait à côté de la carte de France sur laquelle nous avions pris soin de représenter toutes les ressources que notre pays, si riche en climats d'altitude, de plaine, de forêts et de mer, offre pour la protection et la défense des menacés comme pour les atteints de tuberculose.

C'est avec grand sens que le Dr Tartarin soulève la question de savoir comment les mutualités — puisque les mutualités sont une institution

française, et qu'il importe de faire non une copie servile des lois allemandes d'assurances, mais une adaptation à l'usage de l'ouvrier français — comment les mutualités peuvent participer à la construction et à l'entretien des sanatoriums, et jusqu'à quel point elles peuvent jouer en France, en attendant mieux, le rôle que jouent au delà du Rhin les Assurances ouvrières.

Le livre du Dr Tartarin, déjà si plein d'idées et de choses qui font penser autant qu'elles instruisent, se termine par l'évocation — si l'on peut ainsi parler — de cette question du plus haut intérêt.

De bons esprits pensent que c'est du côté des mutualistes que se recruteront le plus de forces et les meilleures armes pour combattre la tuberculose.

Il nous paraît immanquable que les mutualités ne prennent conscience des obligations auxquelles la solidarité naturelle et morale les astreint en matière de tuberculose.

Il nous paraît immanquable que les mutualités n'établissent d'ores et déjà des caisses antituberculeuses qui permettront de traiter en sanatoriums ceux de leurs affiliés atteints et de secourir la famille momentanément privée de son chef.

C'est par pareils subsides souscrits par les mutualités que — en attendant, à défaut des lois, que nos ouvriers mettent dans leurs mœurs l'assurance contre la maladie — les sanatoriums populaires, tel celui de Bligny (1), pourvoiront à leur mission : celle de soigner les malades qui leur sont adressés par les dispensaires ; celle d'être un instrument de guérison pour le malade, une sauvegarde pour son entourage, la meilleure leçon de choses que je connaisse. Par le sanatorium ne convertissons-nous pas le public à deux idées qui, jusqu'à hier, manquaient à l'éducation des gens éclairés aussi bien qu'à l'éducation du populaire : la *curabilité* de la tuberculose d'abord ; son *évitabilité* ensuite, celle-ci désormais obtenue par les enseignements et les habitudes d'hygiène que rapportera le tuberculeux rendu à la famille, à l'atelier, à l'usine, au village, au lendemain de sa guérison.

Ces quelques lignes en disent assez pour informer le lecteur qu'il trouvera dans le livre du Dr Tartarin beaucoup de faits, beaucoup d'idées

(1) Sanatorium de 125 lits d'hommes, construit en Seine-et-Oise, par la Société des sanatoriums populaires pour adultes (Société reconnue d'utilité publique).

auxquels nul aujourd'hui n'a le droit de rester indifférent, l'indifférence étant ici coupable et dangereuse : coupable parce qu'il est mal de rester indifférent à la tuberculose qui frappe tant de gens autour de nous ; dangereuse, parce que cette indifférence pourrait faire que, par des manquements à l'hygiène, chacun de nous fût atteint lui-même, la crainte de la contagion (crainte éclairée, raisonnée et non point inconsidérée) étant le commencement de la santé !

Pr LANDOUZY.

Paris, mai 1902.